

† André Meylan, préfet honoraire décédé le 2 septembre 1980

FAVJ 10 sept. 1980

Il allait de chez lui au Bazar, puis à la poste et à l'Hôtel de Ville, faisant parfois un court arrêt à la préfecture, qui fut longtemps sa vie. Toujours pressé, toujours précis, une information à quérir, un renseignement à apporter. Avant d'avoir franchi le seuil on l'entendait dire : « Ne te dérange pas, je ne fais que passer ». Comme si un préfet honoraire n'avait pas ses entrées privilégiées et bienvenues dans cette préfecture encore tout imprégnée de sa présence, de son travail, de sa façon d'organiser et de classer toute chose.

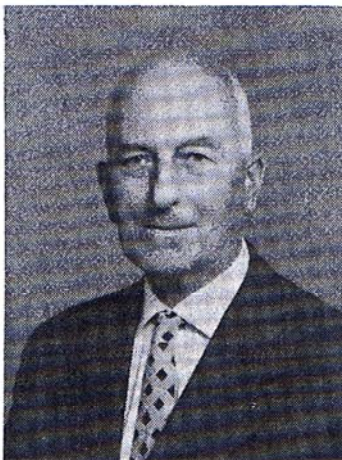
« Ta visite nous fait plaisir, arrête-toi un instant ». S'arrêter ? Oui, mais pas ici et pas maintenant. J'ai à faire. Toujours ce sens aigu du devoir, le sien et celui des autres, ce respect absolu de la fonction dont il n'était pourtant plus revêtu. Les échanges amicaux ce sera pour plus tard, en terrain neutre, à la pinte, ce lieu privilégié qui abat les barrières de toute sorte, rapproche les hommes, cultive les amitiés si nécessaires aux solitaires et aux autres.

On le voyait aller ces derniers temps d'un pas mesuré, hésitant et douloureux, appuyé lourdement sur une canne dont il avait longtemps refusé de se servir, parce qu'il voyait dans cet objet bizarre comme une offense à sa dignité et l'aveu d'un déclin. Quand on est resté jeune longtemps, quand on a la vocation de la jeunesse qui peut tout, il est difficile de la voir s'enfuir malgré les durs efforts pour la retenir.

André Meylan voulait rester jeune, libre d'aller et venir, indépendant de toute contrainte et de toute aide extérieure et, à force de le vouloir, il avait su conserver le goût des rencontres amicales, de la poignée de main, des histoires que l'on dit et redit, des deux décis de « Salvagnin » que l'on refait autant de fois qu'il faudra, tant que la cordialité réchauffe le cœur, tant que le cœur n'a pas fait son plein de cordialité. Il sera toujours temps de rejoindre sa solitude et ses souvenirs.

Des souvenirs, il en avait fait une pleine moisson et les évoquait volontiers ; ceux d'entre deux guerres surtout, qui fut sa période bénie et insouciance, période qui vit l'homme curieux de tout, désireux d'être actif et de participer avec enthousiasme à la vie de la cité.

Le Bazar, les autorités, les sociétés locales, la lecture, un peu de méditation, les contacts humains, la fidélité aux gens et aux choses, l'engagement réfléchi et voulu sur lequel on ne revient pas, il fallait tout cela pour remplir une vie ardente. En deux mots, une existence vouée au travail et à l'amitié, indissolublement liés, constamment



nécessaires à son équilibre et qui, comme un soleil, se régénèrent en se consumant. Travail et amitié qu'il menait pourtant à sa manière, très personnelle, ayant acquis dans le travail, rigueur, ponctualité et précision jamais ébranlés par un modernisme mal à propos et donné à l'amitié une dimension égalitaire comme si elle était celle d'un comptable ne voulant rien redevoir à personne.

Derrière une maîtrise de soi jamais en défaut, parfois confondue avec une certaine rugosité, apparente seulement, se cachaient la sensibilité et les sentiments profonds du cœur, qui sont la moelle de nos vies. Des sentiments soigneusement protégés du manteau de la pudeur. N'ayant pas eu d'enfant, ce qui fut son grand regret, il était resté dans la mentalité du fils attentif au souvenir des parents et des grands-parents, vouant aux uns et aux autres la même piété filiale. Quel enseignement pour les jeunes ! Mais les jeunes entendent-ils ?

Tant d'énergie et de persévérance devaient pourtant prendre fin. Après la magistrale leçon de fidélité aux engagements dont sa vie est le reflet et dont le fait le plus saillant est sans doute son appartenance à la Jurassienne durant 70 ans, l'ultime enseignement qu'il nous laisse est celui d'une maîtrise humaine de son déclin. L'esprit vif et lucide, la volonté de mener jusqu'au bout le combat que lui impose un corps douloureux et celle de ne pas faiblir. André Meylan a vécu sa mort.

Indépendamment du « Bazar » commerce familial par excellence auquel il se voua corps et âme, An-

dré Meylan consacra ses forces au village du Sentier dont il fut conseiller administratif puis secrétaire de 1919 à 1934, simultanément avec un mandat de conseiller communal.

1934 et 1938 furent deux dates importantes.

La première le vit accéder à la syndication du Chenit et la seconde à la préfecture de La Vallée, fonction qu'il assumait avec maîtrise jusqu'à fin 1966, soit pendant plus de 28 ans.

Organisateur né, expéditif infatigable, il lui fallait d'autres tâches encore pour satisfaire ce besoin d'agir, de s'intéresser aux choses par le dedans et non pas en spectateur inactif, d'autres tâches dont la sèche énumération ne dit qu'imparfaitement la somme de dévouement.

Dans le corps des sapeurs-pompiers, de 1916 à 1934, commandant d'une compagnie et adjoint du cdt de bat.

Au Chemin de fer Pont-Brassus membre du conseil d'administration, puis président durant 22 ans, de 1954 à 1976.

A l'Hôpital de La Vallée, membre du conseil dès 1934, c'est-à-dire dès sa construction, président de 1942 à 1950.

Président de la Commission d'assistance de 1968 à 1978, un peu pour compenser la retraite forcée qu'un préfet doit prendre à 70 ans.

D'autres activités encore qui, prises isolément seraient qualifiées d'activités annexes. Ajoutées les unes aux autres, quel magnifique bouquet ! Caissier du cinéma, président du local, secrétaire de la commission de taxe militaire, président du Cinédoc, caissier de l'Ecole de musique, plus quelques autres, telles des fleurs cachées que ma main malhabile laisse tomber du bouquet. Pardonne-moi André.

Au militaire, capitaine d'infanterie, commandant de la cp. 1/3 d'avant-guerre, puis de la 1/216 pour être rattaché à l'état-major du régiment frontière 42 durant le service actif. Il fallait à André Meylan la rigueur et la discipline des armes, les souvenirs qu'elles laissent et qu'on évoque volontiers, pour atteindre la plénitude de sa personnalité.

André Meylan n'était pas ce qu'on appelle un grand voyageur. Les vastes horizons sur lesquels le regard se perd, ne l'attiraient pas. Il préférait accrocher son cœur à la silhouette des sapins qui semblent veiller sur nous et à celle de cette vénérable et fière sentinelle qui, à l'autre bout de La Vallée, dominant le village du Pont du haut de sa dent, semble dire elle aussi : Ne craignez rien, je suis là.

Pourtant il lui arrivait de s'absenter quelques jours. On le voyait, sur le coup de midi, endimanché, une petite valise à la main, prendre le contour de la pharmacie, descendre en direction de la gare.

A l'Hôtel de Ville sa place restait vide. On ne s'en étonnait pas trop parce qu'on savait son retour proche. Cette fois, c'est autre chose. La tristesse nous saisit et l'amitié qu'on lui porte se refuse à écrire le mot fin. Pourquoi la raison, la froide raison triompherait-elle ? Le cœur aussi a quelque chose à dire. André Meylan est en voyage. Il reviendra. Nous le verrons à nouveau, appuyé sur sa canne, la démarche douloureuse, allant de chez lui au Bazar, puis à la poste et à l'Hôtel de Ville. Le temps aura suspendu son cours. C'est ainsi que nous voulons prendre congé de lui. C'est ainsi que nous te serrons très cordialement la main, cher André.

Jean Rochat.